

L'amour à mort Hitchcock, Vertigo, la mélancolie

André Roy

Spectres et fantômes

Numéro 168, septembre 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72518ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, A. (2014). L'amour à mort : Hitchcock, Vertigo, la mélancolie. *24 images*, (168), 23–23.

L'amour à mort

HITCHCOCK, VERTIGO, LA MÉLANCOLIE

par André Roy



HITCHCOCK MÉLANCOLIQUE ? OUI, VOYONS VOIR.

Celui qui a donné corps aux illusions a su bien avant d'autres (dès les débuts de sa carrière) que le cinéma est une affaire de regard, donc de désir, sur lequel reposent intrinsèquement l'obsession, le fétichisme, la perversion. Hitchcock en a fixé les paramètres, le cadre essentiel par lequel le cinéma est rendu possible. Le regard est un trou dans la réalité, l'innocence du monde est perdue par son intrusion. Le cinéma est cruel, destructeur d'un monde naturel (voir les premières images des films) ; il fait peur avec tous ces coupables, ces agressifs, ces paranoïaques, ces angoissés ; il postule, non la mort, mais la disparition de toute chose, soit donc le deuil, la mélancolie. Un beau visage (qu'on pense à celui des actrices hitchcockiennes d'une plasticité impénétrable) est destiné à disparaître, à devenir rien, un cadavre ou un fantôme. Un néant, ce néant qui est la cause de tout : des aventures, des meurtres, de l'amour. Peut-être plus que tout, de l'amour.

Je crois qu'Alfred Hitchcock aurait voulu toute sa vie faire des films d'amour. Mais comment faire un film d'amour sans tomber dans les clichés ? Prendre alors une autre voie, soit le suspense, générateur d'angoisse et d'émotion, comme il l'a fait avec *Notorious*, *North by Northwest*, *Marnie*. Hitchcock a cherché dans le suspense le secret du cinéma : comment être aimé quand l'autre est un fantôme, une image, un masque ? C'est le point de départ de *Vertigo*, de ce vertige que provoque tout regard.

Vertigo est un film à part dans la filmographie d'Hitchcock. Un des plus beaux, peut-être même son plus beau, mystérieux, opaque, avec son univers fermé, sa vie d'entre les morts. Il raconte une affaire de réminiscence, de transfert et de confession dans laquelle l'amour s'apparente à une nécrophilie ; et où s'entrecroisent le fétichisme, l'érotique et la mort. Une histoire d'amour impossible : Scottie (James Stewart) essayant de posséder Madeleine (Kim Novak) la fait disparaître (par une sorte de tour de magie macabre de la part de Madeleine puisqu'elle n'est pas morte), la ressuscite pour qu'elle meure non pas de nouveau, mais définitivement. Il la crée donc

deux fois, mais elle lui échappera, car elle est une pure illusion, un fantôme, un spectre pour Scottie souffrant de ce vertige qui brouille littéralement son regard ; le vertige le rend bête. Il la poursuit, la file, mais les routes qu'il empruntera ne mèneront que vers la mort. Il est hypnotisé, sous influence, engourdi par son amour, dans une fiction au temps narratif ralenti, décomposé, coalescent (dans la mesure où il permet que deux personnes ne fassent qu'une : Madeleine et Judy). Il a construit son amour sur du vide, des apparences. Sur des chimères, une imitation. En fait, la femme qu'il aime est inaccessible, évanescence, elle est l'autre impossible ; elle n'existe pas. Alors, l'amour ne peut être qu'effroi, glu, aveuglement, perte. Ratage complet. Il ne peut faire place qu'au désespoir, un désespoir qui habite un Scottie parfaitement narcissique : s'il accepte de filer Madeleine pour Gavin Elster, son prétendu mari, c'est pour se réhabiliter, retrouver une fonction sociale parce qu'il a perdu son métier pour cause de vertige.

Il n'y a pas de loi universelle de l'amour, Scottie en souffre, homme irrémédiablement en déréliction, abandonné – pas de Dieu pour le sauver de l'amour. Victime de la duplicité de la femme parce que, n'étant pas naïve (elle est à la fois complice et ennemie), elle l'a trahi, ce vaniteux Scottie qui poursuit du vent qu'il croit pouvoir attraper : il n'a aimé que l'image d'elle-même. Il l'a refusée – comme il refuse l'amour de Midge, pourtant présentée comme sa fiancée. Il a dénié LA femme (ainsi que l'écrit Jacques Lacan). Le film ne peut alors avoir comme conclusion que la disparition, le néant, la mort. C'est de ce constat que sourd sa profonde mélancolie qu'alimenteront l'incroyable composition picturale de Robert Burks et la musique toute wagnérienne (inspirée de *Tristan et Iseult*, qui est justement une histoire de double identité) de Bernard Herrmann. *Vertigo* est imprégné d'un spleen douloureux irréfrenable. Jamais Hitchcock n'avait réalisé un film aussi noir et triste. L'amour relève bien chez lui de l'affliction, de la méfiance, d'une peur, qui a pris dans ses autres réalisations un visage plus positif, presque avenant, entre la terreur et l'humour. ■